

ABONNEMENT.

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.)

Un an, cinquante-deux numéros, \$1.00

Six mois, vingt-six numéros, 0.50

ETATS-UNIS.

Un an, cinquante-deux numéros, \$2.00

Six mois, vingt-six numéros, 1.00

Les frais de poste sont à la charge des abonnés.

Les lettres et envois doivent être adressés franco de port.

LE PROGRES.

AGRICOLE, INDUSTRIEL, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

BELANGER, FRERES, Editeurs-Propriétaires.

L. C. BELANGER, Rédacteur-en-chef.

ANNONCES.

JOUR DE PUBLICATION: LE VENDREDI.

Première insertion, par ligne, 5 cent

Insertions subséquentes, do 2 do

Cartes d'affaires, par année, \$4.00.

Annonces commerciales, et autres, traitées de gré à gré.

BUREAUX ET ATELIERS:

Maison: Twoose, adresses du Magasin de RW Dupuy & Dupuy, rue Wellington.

Cartes d'affaires.

F. S. A. PELLETIER, Arpenteur

Louis Brunelle, Cordonnier,

TELEPHORE LEMAY, ST. CAMILLE P. Q.,

EDOUARD LAROCHE, Voiturier,

W. E. IBBOTSON, Droguiste et

M. McKECHNIE, rue Wellington,

JOSEPH FISETTE, Armurier et

CARTIER & BOULANGER, Pharmaciens,

FREDERIC ST. LOUIS, Pharmacia-

ST. LAURENT & BERUBE, Fer-

MEDECIN.

THOMAS LARUE, Médecin et Chi-

AVOCATS.

BELANGER & CHAGNON, Avocats,

B. LANGRIS & CALDER, Avocats,

BROOKS CAMERON & HURD,

NOTAIRES.

ARCHAMBAULT & ARCHAM-

HENRI ST. LOUIS, Notaire Pu-

F. X. DESROSIERS, Notaire Pu-

H. C. II. CHAGNON, Notaire Pu-

J. P. ROYER, Huissier de la Cour

JOSEPH VERVILLE, Huissier de

BENJAMIN LACHANCE, Huiss-

DAMASE BENOIT, Huissier de la

PAUL VAGNOT, Huissier de la

HOTELS.

DOMINION HOTEL, haute-ville,

HOTEL DU CHEMIN DE FER,

MOUNTAIN HILL HOUSE, 5 &

CAFÉ FRANÇAIS, 24, rue du Pa-

HOTEL DU CHEMIN DE FER,

QUEBEC CENTRAL HOTEL, ci-

A vendre à ce bureau,

Terre à vendre.

FEUILLETON.

LA ROCHE TREMBLANTE

PAR

ELIE BERTHET.

(Suite.)

IV

LE CHATEMENT.

—Voilà ce qui m'est défendu par mon serment, dit Alfred; mais il n'importe! une frivole tradition ne peut prévaloir quand il s'agit de l'honneur, de la vie peut-être... J'aviserai plus tard à donner une preuve éclatante... Oui, oui, ajouta-t-il avec véhémence, il le faudra bien, puisque tous mes efforts pour remédier au mal que j'ai causé ont été inutiles jusqu'ici. Vainement j'ai voulu voir Joséphine ou sa mère, on m'a repoussé. J'ai écrit, on m'a renvoyé mes lettres sans les lire. J'ai couru chez tous ces sots personnages qui ont assisté aux épreuves de la Pierre-Tremblante, j'ai cherché à les faire revenir de leurs préventions, ils m'ont assuré qu'ils avaient foi en mes paroles, mais j'ai deviné à leurs regards, à leurs sourires, que les soupçons sur la vertu de cet ange subtilistaient toujours. Enfin, en désespoir de cause, j'ai voulu du moins chasser ce misérable chagrin du noble et noble composition a déversé sur elle un ridicule peut-être ineffaçable; mais le lâche s'est caché, et j'apprends qu'il est des plus acharnés à soulever contre moi la tourbe des cabarets du voisinage. Suis-je assez puni d'une espionnerie d'écolier! Dois-je souffrir encore que le sang coule, que des familles soient plongées dans le deuil pour expier mes torts?

Conan était ému de ces plaintes touchantes. —Allons, monseigneur, mon excellent maître, reprit-il d'un ton encourageant, il ne faut pas s'affecter ainsi pour des bagatelles. Mademoiselle Labarre n'est pas la première jeune fille qui ait fait jaser sur son compte! A la vérité elle a pris la chose à cœur, et elle est, dit-on, sérieusement malade; mais on ne meurt pas de cela... La petite se rétablira; elle est gentille, elle est riche, et malgré la chanson de ce vaurien de clerc, elle trouvera encore des galants... Pour vous, monseigneur, qu'avez-vous à vous inquiéter de cette affaire? Songez plutôt au plaisir que nous allons avoir tout à l'heure... Un siège! ce sera beau à consigner dans les fastes de votre famille!

Alfred posa la main sur l'épaule du fidèle serviteur. —Ne souhaitez pas, mon pauvre Conan, que cette funeste lutte commence, soupira-t-il. La guerre pourrait ne pas être plus favorable aujourd'hui que la gloire et la fortune au nom que je porte! J'ai perdu ma confiance dans l'avenir; les plus tristes pressentiments m'accablent... La malédiction que cette mère offensée a prononcée sur moi occupe incessamment mon esprit, et il me semble déjà que j'en ressens les effets.

—Pouvez-vous penser encore aux bavardages d'une vieille folle? reprit Conan avec chaleur: ce sont de purs enfantillages. Allons! monseigneur, redonnez-vous-même: soyez vif, insouciant, joyeux comme autrefois... Mais, je le vois, ainsi que tous les jeunes gens, vous ne savez pas supporter la solitude; descendez avec moi, vous verrez nos gars qui se préparent gaiement à se battre, et cela vous distraira.

Alfred prit ses armes, son chapeau, et suivit Conan, qui s'était emparé d'un flambeau pour l'éclairer. A sa vue, les paysans et les pêcheurs réunis dans la cuisine du rez-de-chaussée se levèrent avec respect. Alfred recouvra un moment avec eux cette assurance tranquille, cette bienveillance cordiale qui lui étaient ordinaires. Il les remercia en peu de mots de leur dévouement; puis, s'adressant à chacun d'eux en particulier, il causa amicalement de leurs affaires et de leurs intérêts. Sa tournée finie, il vint s'asseoir au coin de la cheminée, dans un grand fauteuil de bois, et la tête appuyée sur ses mains, il retomba dans un morne abattement.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi; la tempête s'était un peu apaisée; on n'entendait plus dans la salle que le bruit monotone du coucou qui indiquait la marche du temps. La plupart des défenseurs du château se taisaient endormis; d'autres causaient à voix basse. Par intervalles, Conan sortait pour aller relever les sentinelles qui veillaient dans la cour et à divers pos-

tes autour de la maison. Mais ces mouvements ne pouvaient tirer Alfred de ses méditations; il restait toujours immobile et silencieux. Les paysans le croyaient endormi lui-même, quoique ses yeux fixes et grands ouverts reflétaient la flamme du foyer.

Une fois cependant il sortit de sa rêverie. Un homme âgé, ayant l'apparence d'un pêcheur, venait de rentrer, après une longue faction à la grille extérieure; il s'approcha du feu pour sécher ses vêtements transpercés de pluie.

—Mon brave Pierre, demanda Kerdren en s'éloignant pour lui faire place, où est ta barque en ce moment? —Pas bien loin, monseigneur; je portais aujourd'hui pour aller draguer des huîtres, quand on est venu m'apprendre que les gens de la côte allaient descendre par ici; alors j'ai jeté le grappin dans l'anse du ruisseau, en face de la Roche-Tremblante... La Genevieve, c'est le nom que, sauf votre respect, je donne à mon bateau, doit y être encore, si par ce temps de loup le cablot a tenu bon.

—Eh bien, Pierre, reprit Alfred en baissant la voix, que dirais-tu si l'on te proposait de mettre en mer et de pousser au large, dans la direction de l'Angleterre?

—Hum! monseigneur, la mer est en colère... Ensuite il n'y a ni provisions, ni hommes à bord de la Genevieve.

—Deux hommes solides suffiraient avec toi... —Il faudrait alors qu'eux et moi nous eussions fait le sacrifice de nos vies...

—Si c'était pour moi? —Pour vous, monseigneur? répliqua le pêcheur en se redressant avec vivacité; si c'est pour vous, la chose est possible... La barque et le maître, tout est à vous... Voyons, faut-il démarrer?

Alfred ne répondit au brave homme que par un serrement de main. A un froid plus vif, comme à un malaise plus intense, on commençait à pressentir les approches du matin. La plupart des assistants néanmoins continuaient de dormir sur des dalles nues, quand, au milieu de l'espèce de silence qui avait succédé au fracas de la tempête, le son lent et lugubre de la cloche du village retentit dans le lointain. Tout le monde tressaillait; les dormeurs s'éveillaient.

—C'est le tocsin! c'est le tocsin! s'écria Yvon en faisant le signe de la croix.

—Qui, qui, ce sont eux! les voici! cria-t-on de toutes parts.

On se leva en tumulte et on saisit avec empressement les fusils.

Alfred, le premier, avait été debout et avait porté la main à ses pistolets; mais là s'étaient bornées toutes ses démonstrations de résistance. Il restait de nouveau en proie à de douloureuses irrésolutions. Conan courut à lui.

—Quels sont les ordres de monseigneur? demanda-t-il avec une ardeur mal contenue.

Alfred resta un moment sans répondre.

—Que faire? dit-il enfin, comme s'il se parlait à lui-même; dois-je laisser tant de gens s'égorger pour ma cause? Cependant je suis en droit de légitime défense. D'ailleurs, ma cause n'est-elle pas celle de la noblesse entière, celle de la royauté elle-même?

—Soit, mes amis, ajouta-t-il d'un ton plus ferme en s'adressant à ses partisans, que chacun se rende au poste qui lui a été assigné. Seulement, souvenez-vous de mes recommandations: Ne portons pas le premier coup; contentons-nous de nous défendre... A vos postes donc, et vive le roi!

—Vive le roi! vive notre bon seigneur! crièrent les Bretons en agitant leurs chapeaux à coquardes blanches.

Ils allaient sortir quand on introduisit une grande femme aux formes viriles, au visage bronzé, aux mains calleuses et souillées de goudron. Elle était enveloppée d'une mante de couleur foncée qui ruisselait d'eau.

—C'est la mère Penhoël, dirent plusieurs voix.

—Eh bien! oui, c'est moi, répliqua la virago d'un ton rude; bonjour, les gars!... Bonjour, mon gentil seigneur! voilà un beau temps et une belle nuit pour faire courir une honnête femme qui a sa réputation à garder!... Mais il faut bien risquer quelque chose pour un si joli petit maître.

—Asséyez-vous, ma bonne mère, dit Alfred sans s'offenser de cette familiarité, vous paraissiez bien fatiguée! —M'asseoir, répéta la batelière, vous n'avez donc pas entendu la cloche? ...Ch! les gars, un de vous me prêtera bien son fusil... Je m'en servirai

mieux que d'une quenouille... Les gens de la côte viennent tout de bon!

—Les avez-vous vus, mère Penhoël? demanda Alfred.

—Si je les ai vus! J'étais là-bas au cabaret du grand Saint-Thomas à boire avec les autres qui ne se défiaient pas de moi. Vers le quart du matin, la vieille Labarre elle-même est entrée brusquement: "Il est temps! criez-elle, allons, les anciens du Tonant, il faut venger la fille et la veuve de votre capitaine!" Aussitôt tous mes marouins se sont mis à frétiller.

Mais moi, plus lesté qu'eux, je me suis glissé dans l'obscurité, je suis accouru à l'endroit où j'avais laissé ma chaloupe, j'ai joué des avirons, quoique la mer fut diablement méchante.

...Plus d'une fois la lame a pensé me jeter sur la Dent de chat et sur la Sournoise, car la nuit était noire; mais je disais: "C'est pour mon cher petit seigneur!" et je m'en suis tirée...

Au moment où j'allais pour donner l'alarme au village, plus de vingt grosses barques traversaient le canal.

—Vous le voyez, monseigneur, dit Conan avec impatience, il sont sans doute déjà dans l'île.

—Un instant! répliqua Alfred d'un ton d'autorité; il est bon de savoir... Vous êtes une excellente femme, mère Penhoël, continua-t-il en souriant à l'Amazonne; mais nous devons vous demander des renseignements précis sur ceux qui viennent nous attaquer; combien sont-ils? qui les commande? que veulent-ils?

—Ma foi! monseigneur, répliqua la batelière avec un geste d'insouciance, ils sont bien trois cents, et dans le nombre il y a des pirates et des filibustiers qui égorgeront un homme comme je pourrais ouvrir une sardine; ils ne parlent que de piller et de brûler... Que voulez-vous? cette vieille Labarre les grise sans cesse d'eau-de-vie et de colère; c'est elle qui marche en avant, et ce qu'elle leur dira de faire, ils le feront sans balancer.

—Toujours cette femme! dit Kerdren d'une voix sourde: elle est impitoyable!

—Le fait est que voilà bien du bruit pour sa mijaurée de fille! Ne criaient-elle pas tout haut, on se lamentant et en s'arrachant les cheveux, que c'était vous qui aviez tué Joséphine?

—Josephine, répéta Kerdren, mais Joséphine est vivante?

—Elle est morte cette nuit, dit-on, pendant qu'on chantait sous ses fenêtres cette belle chanson de M. Benoit... vous savez!

Et la batelière chanta d'une voix rauque et discordante:

Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La pierre...

—Conan lui imposa silence par un geste menaçant; Alfred était comme frappé de la foudre.

—Morte! Joséphine Labarre! balbutia-t-il; est-ce possible?

—Tout le monde le disait autour de moi là-bas au grand Saint-Thomas! répliqua la mère Penhoël avec assurance.

Le jeune homme tomba sur un siège, et ses pistolets lui échappèrent des mains.

—Et c'est moi qui l'ai tuée! murmura-t-il.

Puis, se cachant le visage, il s'efforça d'étouffer des sanglots convulsifs.

—Monseigneur, mon excellent maître, dit enfin Conan à voix basse, songez que l'on vous regarde et que l'on pourrait mal interpréter cette faiblesse... D'ailleurs nous allons être attaqués et nous ne devons penser qu'à nous défendre.

Alfred tressaillait, passa la main sur son front et se leva.

—Mes amis, dit-il d'un ton ferme, quoique ses traits fussent encore crispés par une émotion poignante, j'ai réfléchi, et décidément je ne souffrirai pas que vous jouiez votre vie contre des gens exaltés et dix fois plus nombreux que vous. Même dans le cas où nous parviendrions à repousser cette attaque, elle servirait de prétexte plus tard à des haines, à des vengeances dont vous finiriez par être victimes... Laissez-moi sort s'accomplir, je l'ai mérité peut-être, et ma conscience me défend d'engager cette lutte impie... on ne se battra pas.

—Mais alors, monseigneur, s'écria Conan, ils vont vous massacrer sans pitié!

—J'y pourrais, dit Alfred avec un sourire amer, et je ne les attendrai pas... Pi re, continua-t-il en s'adressant aux vieux pêcheurs, va préparer ta barque. Dans cinq minutes je te rejoindrai... un de nos gars nous accompagnera.

—Ce sera moi, monseigneur, ce sera moi, dirent tous les assistants.

Kerdren les remercia d'un signe affectueux.

—Yvon-le-Rouge suffira, dit-il, si toutefois sa blessure lui permet de travailler à la manœuvre... Je lui dois un dédommagement pour l'avoir si fort maltraité il y a quelques jours.

—Ma blessure, s'écria Yvon en faisant claquer ses doigts, voilà pour ma blessure!... Que saint Jean vous assiste, monseigneur; vous verrez comment nous allons manier la Genevieve!

—Mais Yvon et moi nous ne pourrions suffire, dit Pierre, si comme je le présume nous devons pousser jusqu'aux côtes d'Angleterre; il nous faudrait un troisième homme...

—Le troisième ce sera moi, dit Alfred; allez vite, le temps presse.

Pierre et son compagnon sortirent précipitamment.

—Monseigneur, monseigneur, reprit Conan avec désespoir; vous partez quand l'ennemi approche... On dirait que vous avez eu peur.

—Si je le croyais, fit le jeune gentilhomme en serrant les poings; mais non, non, Conan, on sait bien qu'un Kerdren ne peut être lâche. Allons! le sort en est jeté... Maintenant, mes amis, continuait-il en se tournant vers les vaisseaux consternés, ouvrez les portes et dispersez-vous sans retard.

Grâce à l'obscurité, vous pourrez retourner tranquillement chez vous... Sachez vous résigner comme moi aux volontés de la Providence... Séparons-nous; je le veux.

—Et moi, s'écria Conan hors de lui, je leur défends...

Kerdren eut un mouvement de fierté suprême.

—Ah! dit-il, mon serviteur croit-il déjà pouvoir m'outrager dans la maison de mes pères?

Mais le vieil intendait à ses genoux et baignait ses mains de larmes.

—Grâce! pardon, monseigneur, disait-il d'une voix étouffée; mon dévouement, mon affection pour vous, que j'ai vu naître... Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avant ces mauvais jours!

—Tu es pardonné, mon cher Conan, dit Alfred, en le relevant; je n'ai ni colère, ni haine contre mes plus mortels ennemis, comment en aurais-je contre toi?

Tous les assistants vinrent successivement serrer la main d'Alfred et lui faire leurs adieux.

(A continuer.)

Lourdes.

En ce moment encore, il ne manque pas de journaux à Paris et dans les provinces qui continuent leurs plaisanteries sur Lourdes. Elles ne sont plus nouvelles et n'ont jamais été si salées. Ce miracle de Lourdes semble aussi avoir été fait pour prouver que les journaux ont peu d'esprit. Il y a vingt ans que le miracle a été érigé, et vingt ans que les journaux en plaisantent, et vingt ans que le monde boit de l'eau de Lourdes et ne se rassasie pas. Les journaux s'obstinent, mais le fait persévère et s'entretient ainsi dans une sorte de nouveauté. Cela mérite bien quelques observations.

C'est presque un autre miracle qu'il y ait une chose où les journaux sont impuissants. Ils nient avec acharnement toute espèce de vérité, et avec plus d'acharnement celle-ci, qui est, il faut le dire, des plus incroyables; ils semblent triompher momentanément sur beaucoup de points; mais sur ce brutal miracle de Lourdes, la vérité prévaut absolument et même effrontément.

C'est quelque chose, un miracle, n'y eût-il que celui-là! Repassons en l'histoire.

Celui qui écrit ces lignes a l'honneur d'être un vieux témoin. Il y a une vingtaine d'années, il traversait Lourdes, alors l'un des lieux inconnus du monde, et un hasard! de diligence le forçait d'arrêter quelques heures. L'événement de la grotte était récent. Il en entendit parler sur la place publique, au café où il s'était réfugié, par des notables du pays qui s'accordaient sur les faits, mais qui ne s'accordaient pas sur le caractère qu'on devait leur attribuer. Il reçut quelques renseignements et passa. Dans le pays voisin, à Bagnères, on ne savait pas un mot de l'aventure. Peu de jours après, il revint à Lourdes, allant à Gavarnie. Il vit alors l'enfant, en présence du curé; il visita la grotte, gardée par un homme de police qui ne laissait point passer les curieux et qui verbalisait contre ceux qui enfreignaient sa défense, mais qui profitait des occasions où il était seul pour faire sa prière au lieu de l'apparition. L'enfant avait dit à ce passant que l'Immaculée voulait qu'on fit là une belle église et qu'il y vint de belles processions; le gardien lui déclara, sous serment, que l'enfant avait dit la grotte, se lava les yeux qu'il avait malades, ne fut point guéri, et s'en alla. On lui apprit qu'il y avait à Lourdes un commissaire de police appuyé du préfet, du ministre de l'intérieur [M. Billaut, peut-être], lequel ne voulait point de guérison, d'égérie ni de procession, et qui avait établi des barrières et des pénalités contre le peuple obstiné à prier.

Barnadette, très-pauvre et très-chétive paysanne de quatorze à quinze ans, ne pouvait rien contre les com-

missaires de police appuyés du commissaire impérial et du préfet. Elle laissait dire et se bornait à répéter ce qui lui avait été dit. Le curé, homme prudent et sage, ne faisait pas plus et ne parlait pas moins, car il ne doutait pas. L'évêque, Mgr. Laurence, homme de Dieu, avancé en âge, attendait, étudiait et ne disait pas sa pensée. En ce temps-là, le Journal des Débats ne pouvait pas croire à l'Immaculée-Conception qui n'était reconnue que par un décret du Pape; l'empereur faisait comme le Journal des Débats; la presse de l'opposition tout entière se prononçait violemment pour le commissaire de police contre le peuple et contre Barnadette. Or, un jour le peuple jeta dans le Gave les barrières du commissaire de police et alla prier comme il le voulait, en dépit des règlements.

Ce fut la presse incrédule qui, à cette occasion, parla de Lourdes avec dédain, la première. M. Guérault prit la cause; il fit d'un coup toutes les bonnes plaisanteries qu'on n'a depuis cessé de refaire, y compris l'histoire d'hier et celui de demain L'Univers dit un mot pour demander à M. Guérault ce qu'il avait à objecter contre un miracle et ce qu'il jugeait capable d'empêcher Dieu de soutenir un miracle si déjà le miracle était fait. Ainsi la question fut introduite devant le public, et depuis le tonnerre de la presse n'a pas cessé. La part des journaux religieux fut petite. Ils sont restés sur la défensive. Mais les miracles n'ont pas cessé non plus, et les pèlerinages s'y sont mis. Dieu merci, les journaux ont assez ri de ces pèlerinages, tellement que l'Europe et toutes les autres parties du monde ont fini par s'en mêler.

Innombrables sont les pèlerins et les pèlerinages. Larques, prêtres, princes de l'Eglise et princes du monde, il y a de tout, il y en a toujours. Depuis vingt ans, les paroisses, les départements, les peuples sont de la procession. Cela commença sous l'empire, sous la république, cela a redoublé. On n'y est venu sous Napoléon, sous M. Thiers, on y vient sous Mac-Mahon, on y viendra sous M. Gambetta. Même, si les bruits de Lourdes sont fidèles, M. Gambetta y est déjà venu. Le torrent a été assez fort pour rouler jusque-là cette masse ou cette écume. Les pèlerinages ne sont pas dans les mœurs de M. Thiers; mais ils rentrent dans les nôtres. Lourdes n'y a pas nui.

Nous savons tout ce que disent dans leurs feuilles Chopin, Falempein, Calvaudin et Mort-de-Faim. Ils bronchent encore Guérault épuisé, ils font rage, ils disent toujours qu'il n'y a pas de miracle. Intérieurement pourtant, ils doivent convenir que Lourdes est au moins une affaire bien menée. Tout cela sans miracle, c'est miraculeux! M. Lasserre a raconté Lourdes dans un livre qui est parvenu, en moins de vingt ans, à sa centième édition. Priez donc l'homme des enquêtes parlementaires, M. Turquet, d'en faire autant! Il est vrai que le livre de M. Lasserre est spirituellement écrit. M. Turquet et M. Guichard ne travaillent pas dans ce genre; mais faites travailler même M. de la Bédollière, qui a nourri le Siècle, et vous verrez. Le livre de M. Lasserre n'est, après tout, qu'un procès-verbal charmant; faites des procès-verbaux, même charmants et solides, vous n'aurez pas cent éditions. Cent éditions en moins de vingt ans, savez-vous ce que c'est rare et que cela compte! Et vous n'avez pas répondu; vous n'avez répondu à rien. Aucun livre de Voltaire et de Rousseau, ni les plus sales ni les forts, n'a eu cent éditions en vingt ans. Nous, après le livre aux cent éditions, nous avons encore quelque chose, nous avons mieux. Nous avons Lourdes, nous avons le dernier discours de l'évêque de Poitiers. Je pense à croire que nous sommes plus forts que vous.

Vingt ans après ma première visite, j'ai revu Lourdes, à la veille des fêtes qui nous ont valu le renouveau de Falempein et de Chopin. Vingt ans, c'est encore peu. A peine ces vingt ans ont-ils détruit l'empereur, l'empire et entamé la gloire de M. de la Bédollière. Mais à Lourdes, quel changement! Véritablement, Dieu semble s'y être appliqué, et il ne fait pas moins. D'abord, j'y suis arrivé en chemin de fer. Un chemin de fer pour Lourdes, qui l'eût prédit il y a vingt ans! Qui eût dit à la ligne d'Orléans qu'elle ferait cette aubaine! J'ai trouvé à la grotte, non pas une église, comme Barnadette nous l'avait prédit, mais deux, et très-belles, et très-vivantes. Depuis vingt ans, les très-belles et très-grandes processions n'ont pas cessé, le monde les a fournies. Dans les deux églises de marbre, d'or et de pierres précieuses, mille drapeaux l'attestent.

J'ai trouvé que la Gave avait changé de lit, que les montagnes avaient sauté, que des arbres déjà grands avaient remplacé les broussailles, et des maisons magnifiques, le sol nu et les pierres roulantes. Quelle vue ardente et pétillante! quelle prospérité! La grotte, dont l'eau ne coulait pas, il y a vingt ans, est devenue une vigne dont les produits se sont ouverts le monde; et cette vigne est encore un four où brûle plus de cire que dans tout un diocèse. Falempein et ses émules ingénieux ont tant crié contre Barnadette, à propos de cette eau et de cette cire! Ils devraient plutôt s'étonner que le conseil du département ne lui ait pas décerné quelque médaille d'or pour avoir enrichi son pays de trois ou quatre industries florissantes, celles des eaux chaudes en vin, celle de la cire, celle des routes

et des bâtiments. Mais Barnadette est toujours humble et pauvre; elle est religieuse, et gagne sa vie à soigner pour rien les malades dans son couvent de Nevers, d'où elle ne sort jamais. Elle n'a pas même la gloire, ni celle qu'on peut acquérir dans un café chantant ou une autre. Elle accompli tranquillement son vœu de pauvreté, d'obéissance et de virginité. Que lui importe ce que l'on peut dire contre elle? elle n'en saura rien. Elle et le curé de Lourdes, cet homme de toute intelligence et de toute vertu, est toujours l'humble curé de Lourdes; il n'a pas avancé. Et les missionnaires encore qui remuent cette eau, cette cire, ces montagnes, ces millions, sont toujours les missionnaires de Garraison; les millions remués ne laissent rien à leurs mains laborieuses ni aux murs de leur pauvre retraite de Garraison, où les attend le curé de Lourdes, le curé de Lourdes, le curé de Lourdes, et les missionnaires sont les seuls ouvriers qui dans cette grosse affaire de Lourdes, ne gagnent que du travail. Mais il est vrai que Lourdes, la sainte Vierge et le bon Dieu gagnent beaucoup, gagnent toujours, et tout ce que j'en viens de dire n'est rien auprès de tout ce qui s'annonce. Et nous avons le discours de Poitiers, qui est bien de la religion et de nos lettres pour le présent et pour l'avenir; un chef-d'œuvre immortel, chef-d'œuvre de raison, chef-d'œuvre de doctrine, chef-d'œuvre de style qu'on relira tant qu'il y aura la France, pour apprendre à penser, pour apprendre à écrire. On réimprimera ce discours dont Chopin ne parle pas et dont Falempein a soin de ne rien dire, car après tout ils savent assez leur métier pour se taire de ce qui les gênerait. Ils ont tout de même leur talent d'histoire, qui consiste surtout à ne pas même faire allusion aux grands témoins. Mais cela n'empêche pas que l'évêque de Poitiers ait parlé, et qu'on l'ait entendu. Ce discours est le dernier et le plus durable monument de Notre-Dame de Lourdes qui l'a inspiré. Il entre dans les trésors de l'éloquence française, ou ces messieurs ni leurs successeurs ne prendront point sa place; il entre dans l'histoire de pèlerinage, et il fait entrer le pèlerinage dans l'histoire de France. A présent Chopin et Falempein peuvent dire ce qu'ils voudront et lâcher leurs bêtes, après avoir lâché leurs mensonges. Il y aura toujours cet homme, éloquent, vénéral et tranquille, prononçant cette belle page des bénédictions de Dieu sur la France au temps misérable où nous vivons, en face de tant d'autres choses qui semblent triomphes. Il sera là, entouré de trois mille prêtres, de trente-cinq évêques et de cent mille hommes, garants de sa véracité et le genre humain, qui n'entendra que par lui la stupidité des blasphèmes, dira: Là est la vérité! L'histoire d'alors délivrera et éclairera l'histoire d'aujourd'hui. Dans cette parole et dans cette foule on sentira le souffle précurseur d'un meilleur avenir.

Conclusion.—Après la prison de Saint-Père, où le miracle ne manque pas, le fait de Lourdes est probablement le plus mar

Devant un grand déploiement de force publique et sur la promesse d'un examen sérieux de leurs réclamations, les ouvriers se sont retirés, mais la question est toujours présente, et elle réclame les soins de tous. Mais comme nous le disons plus haut, le manque de manufactures en est la cause première; que les capitaux se portent sur l'industrie au lieu de se livrer à la spéculation, le pays s'enrichira et les travailleurs trouveront un emploi permanent.

Dans ces ordres d'idées, nous sommes heureux de signaler l'entreprise remarquable de trois Français, MM. Givernaud, frères. En 1873, ils ont acheté neuf lots à North Bergen, qui est une station du chemin de fer du New Jersey, sur lesquels ils ont construit une fabrique de soierie qui est en activité depuis 1875. Aujourd'hui, ils ont 152 métiers à tisser, qui sont pour la plupart prêtés à des familles pauvres travaillant chez elles et produisant par semaine 8,000 yards de soierie de différentes qualités. Il y a là un travail pendant toute l'année pour 200 personnes avec des salaires qui varient de \$2 à \$20 par semaine. MM. Givernaud ont offert de construire une autre fabrique de soieries dans un des faubourgs de New-York, plus grand qu'aucune autre dans le pays et de donner du travail à 1,200 hommes, femmes et enfants aujourd'hui inoccupés, à la seule condition que les propriétaires du sol contribuent à leur œuvre par le don de 21 lots de terrains sur lesquels la fabrique devra être construite.

Le Progrès.

VENDREDI, 18 AOÛT, 1876.

Reflexions Politiques.

Dans les pays comme le nôtre où les institutions constitutionnelles sont en vigueur, quand un parti monte au pouvoir, l'autre en descend, mais pour monter immédiatement aux galeries et remplir les fonctions d'observateur. Cette tâche est dévolue à tous les partis politiques, en quête des fautes de la majorité capricieuse des électeurs. Elle est remplie avec toute l'assiduité possible et jamais les adversaires ne commettent une faute, sans qu'on ne la fasse, si possible, immédiatement tourner au profit des siens.

De ce double fonctionnement, il résulte une certaine force qui donne beaucoup d'avantages aux institutions constitutionnelles. Le contrôle exercé par l'opposition oblige ceux qui tiennent les rênes du gouvernement de marcher aussi droit que possible, sans quoi le peuple s'aperçoit que sa confiance a été mal placée, petit à petit l'horizon se charge de points noirs, qui deviennent toujours plus menaçants et plus nombreux, au fur et à mesure que le chiffre des fautes augmente.

De cette manière, on peut affirmer que ce n'est pas exclusivement le parti au pouvoir qui gouverne un pays, mais bien aussi celui auquel est dévolue le rôle de l'observation et de la critique. Il y a seulement cette grande différence, que le premier est en possession du pouvoir, des honneurs et des clefs de la caisse, tandis que le dernier se trouve chargé d'une mission presque aussi difficile que celle de gouverner et doit se passer, comparativement, de la satisfaction des honneurs et des bienfaits de la caisse.

Si cette lutte entre partis, se bornait à une sage et digne émulation, ayant pour objectif principal la prospérité morale et matérielle d'une nation, il en résulterait que les institutions constitutionnelles seraient la perfection même; malheureusement, dans le rôle de la défense comme dans celui de l'attaque, les passions se placent en tête et commandent trop souvent en maîtresses absolues. De là les regrettables écarts condamnés par le devoir; de là aussi, le peu de foi que les hommes sérieux accordent aux paroles et actions de ceux qui prétendent que tout le bien se trouve de leur côté et tout le mal de l'autre.

L'exagération a toujours été une mauvaise conseillère et malgré la condamnation dont elle est frappée, elle ne compte pas moins un nombre infini de partisans dans tous les rangs de l'échelle sociale. Généralement, c'est dans le domaine de la politique qu'elle agit avec le plus de sans façon et les déviations qu'elle lui impose lui font perdre toute réputation d'impartialité. En effet, les criminels que punit la loi sont traités très-souvent avec plus d'indulgence que les hommes qui ont à subir les vengeances de la politique. Toutes les qualités disparaissent devant une différence d'opinion sur des questions qui bien des fois sont d'un ridicule parfait, aussi bien en principe qu'en pratique. C'est ici que se dresse la grande difficulté de concilier l'immortel commandement de Celui qui nous a dit: *Aimez-vous les uns les autres*, avec les exigences de la politique qui veulent que nous nous déchirions les uns les autres.

Voilà qui est incontestable, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que les excès qu'on a vu se commettre sur le terrain de la politique, passent pour être d'une gravité moins répréhensible et plus facilement pardonnables, que ceux qui peuvent être commis dans les occasions ordinaires de la vie. C'est ainsi qu'un homme d'éducation se permet, en politique, bien des choses dont il se croirait déshonoré, s'il se trouvait obligé, dans ses relations privées, d'en faire de semblables. Et en diplomatie donc, qui ne sait mentir et dissimuler passe-t-il pour autre chose que pour un maladroit et un imbécile?

Nous n'excusons pas ces anomalies, nous en constatons seulement l'existence, car il ne peut être que souverainement impossible d'insulter sans être insulté, de mentir sans être menteur; et pourtant nous partageons tous ces préjugés ridicules et ne faisons rien pour nous en défendre.

Pour réussir et celui qui ne réussit pas doit se résigner à rester à l'arrière plan, il n'y a rien qui exige l'emploi de toutes les ressources dont on peut disposer comme la politique; mais les limites de ces ressources étant difficiles à déterminer, il s'ensuit des anticipations réciproques, contre lesquelles chaque parti proteste, quand il le croit de nature à lui porter préjudice. Alors, la discussion s'échauffe, s'enflamme, s'embarrasse, s'empêche, sans plus de considération

tion pour les convenances que si elles n'existaient plus. Les coups douloureux sont rendus avec usure et dans la mesure, ce sont ceux qui ont le plus tort qui prétendent être les plus beaux et faire le mieux. Plus un homme est élevé, plus son égoïsme est formidable, et tout bien considéré, il n'y a que les invalides qui ne reçoivent jamais leur tour. Aussi est-il admis que plus un homme est lapidé par ses adversaires politiques, plus il acquiert d'estime et de considération aux yeux de son parti.

Cet acte de justice indirecte a son bon côté et se trouve-là pour former compensation avec les désagréments de la situation, car si tous les coups mortels qui sont portés devaient faire des victimes, nous nous trouverions bientôt sans un seul homme de mérite debout.

On parle beaucoup des nombreux caprices de la fortune, mais la politique en a tout autant. Elle possède aussi ses favoris, ses enfants gâtés, auxquels elle en sait rien refuser. Elle ne s'amourache pas seulement de telle ou telle personne prise individuellement, mais elle est dans le cas de se passionner pour telle ou telle famille, et elle pendant plusieurs générations successives. Les enfants y naissent coiffés tout naturellement, et une fois devenus hommes, ils n'ont d'autres embarras que celui de choisir ce qui leur convient le mieux. Un bonheur tout spécial les poursuit, c'est d'être toujours à l'abri quand il pleut, tandis que d'autres, si une brèche tombe d'une cheminée, ils sont certains de la recevoir sur la tête.

Ceux qui réussissent le mieux en politique, ne sont pas les individus à principes absolus, extrêmes et devant lesquels il faudrait toujours s'incliner et se taire. Les hommes de cette trempe peuvent briller un moment, mais leur naturel bouillant les jette trop en avant et trop brusquement dans la mêlée, et à la première levée des cadavres, il n'est pas rare de les trouver parmi le nombre.

Une longue vie n'est réservée qu'à l'espèce des insaisissables, aux véritables malins, qui n'affirment rien et ne nient rien sans la plus grande nécessité et quand le danger ne les menace pas. Ils apprécient avant tout les bienfaits de la caisse publique et sentent instinctivement que leurs talents ne peuvent trouver un meilleur abri. Ils glissent ainsi à travers tous les obstacles et quand le navire vient à sombrer, ils ont, à leur service, toute une cargaison de bouées de sauvetage pour échapper du danger sans trop de difficultés.

Emigration.

Le rapport du ministre de l'agriculture du Canada, pour l'année 1875, donne des détails intéressants auxquels nous puissions les renseignements qui suivent.

Pendant l'année dernière, il nous est arrivé 43,458 émigrants, dont 27,382 sont établis chez nous et le reste est passé aux Etats-Unis. En 1871, leur nombre était de 65,722; en 1872, de 89,186; en 1873, de 99,109; et en 1874, de 80,022.

Il nous est revenu des Etats-Unis, en 1875, tant canadiens qu'étrangers ayant fait à la douane des déclarations d'objets de colons, 8,139 individus. L'année précédente, le chiffre se montait à 14,110. A part ces données, il existe un mouvement de va-et-vient dont on ne peut faire le contrôle, pour le motif qu'il se fait au dehors de la douane et qu'aucun registre ne peut être tenu sous ce rapport.

En France, l'émigration enregistrée pour le Canada, pendant l'année 1875, a été de 315 personnes; l'année précédente, elle était de 1827. Deux causes principales sont données, pour expliquer cette diminution, par M. Gustave Bossange, agent général d'émigration pour le Canada, à Paris: l'abondance des récoltes et la prospérité générale en France et la continuation de la crise commerciale sur le continent américain. M. de Cazes, agent spécial en France, indique les mêmes motifs.

A cause des mesures excessives prises par l'autorité allemande, l'Alsace-Lorraine ne peut fournir beaucoup d'émigrants; il n'en est pas de même de la Suisse dont la classe agricole ferait bien en Canada et des mesures sont prises pour l'y attirer.

La colonisation dans la Manitoba et la Nord-Ouest a aussi occupé l'attention du département de l'agriculture pendant l'année qui vient de s'écouler. Deux déléguations, l'une islandaise l'autre scandinave, ont été envoyées pour visiter la première de ces contrées et le voyage de la déléguation islandaise a donné d'heureux résultats. Sol, climat, privilèges de chasse et de pêche, tout a été trouvé convenable et aussitôt après que le rapport a été connu, un nombre de 283 Islandais, établis dans l'Ontario, a demandé à y être conduit.

Le gouvernement fédéral avait voté, en 1875, la somme de \$100,000 pour favoriser l'immigration mennonite; de cette somme, il a été déjà dépensé sur demande de celle de \$58,900 et les nouveaux colons se font remarquer par leur amour du travail et la simplicité de leurs habitudes.

Bon nombre de Canadiens des Etats-Unis qui reviennent au pays se dirigent vers la Manitoba. Les efforts tentés dans ce but obtiennent les meilleurs succès et il y a de grandes espérances à fonder pour l'avenir.

Prix du passage pour Québec fut plus bas que celui de New-York. Le Bohême offre aussi un vaste champ aux opérations, mais il serait nécessaire de distribuer une brochure en langue bohémienne. Si le gouvernement canadien accordait un faible octroi sous la forme de certificats de passage, il serait aussi facile d'attirer les Allemands fixés en Russie qui vont probablement émigrer en grand nombre de ce pays.

M. Thomas Grahame, agent spécial, a écrit d'Angleterre, à l'Hon. M. Letellier, en date du 21 Décembre dernier, qu'un grand nombre de gens ignorent même la différence qui existe entre nous et les Etats-Unis, et croient que le Canada est une région peu habitée et glaciale dont la population est à demi-barbare.

L'ex-éminent général, M. Jenkins, a fait un rapport contenant plusieurs passages très-intéressants à lire, surtout en ce qui concerne la possibilité d'attirer une nombreuse et bonne immigration de la Suisse.

M. Lalime, agent du gouvernement fédéral à Worcester, Mass., dit, dans son rapport, que la population canadienne de la Nouvelle-Angleterre est essentiellement propre à coloniser la Manitoba, et qu'il est à espérer que le gouvernement continuera les efforts pour faire revenir des Etats-Unis un grand nombre de personnes originaires du Canada et anxieuses de retourner dans leur pays.

Le code civil de la Province de Québec aux Indes Orientales.

L'île de St. Lucie, dans les Indes Orientales anglaises, vient d'adopter le code civil du Bas-Canada. A propos de cette nouvelle très-flatteuse pour notre législation civile, voici quelques notes intéressantes au sujet de cette île et de l'importante mesure qu'elle vient de prendre.

Sainte Lucie a été une colonie française jusqu'en 1803. Elle fut cédée à l'Angleterre, avec la réserve expresse qu'elle jouirait de ses libertés civiles et du libre usage de son culte qui est celui de la religion catholique.

A partir de la prise de possession par l'Angleterre, l'administration et l'exécution des lois furent toujours confiées à des juges anglais, qui n'étaient pas, on le pense bien, au courant de la langue et des lois françaises.

Les jugements se rendaient au hasard, plutôt que conformément à la loi, et pour remédier à cet état de choses, il fut résolu de choisir un juge dans les rangs des hommes de profession légale de notre Province.

C'est M. James Armstrong, avocat éminent de la ville de St. Louis, qui fut choisi pour remplir cet emploi et voilà actuellement cinq années qu'il se trouve à St. Lucie.

A son entrée en fonctions, M. Armstrong ne trouvant aucun traité de loi ou de jurisprudence faisant autorité dans l'île, proposa à M. M. G. Williams des Vieux, gouverneur local de la colonie, l'adoption de notre code civil. Le gouverneur étant un ancien membre du barreau de la Province d'Ontario, très au courant de la langue française, comprit toute la valeur d'une semblable innovation, la recommanda aux autorités coloniales et travailla de concert avec Son Honneur le juge Armstrong, à un projet de code qui, fort d'abord, fut, à titre d'essai, déposé devant les autorités de l'île.

La tâche présentant de grandes difficultés. Assimiler des lois anglaises et françaises et les appliquer à une colonie mixte, est une œuvre qui exige de hautes aptitudes, et ce n'est pas sans intérêt marqué que l'on peut considérer celle qui vient d'être accomplie à Sainte-Lucie. C'est d'un heureux augure pour nous et il est fort possible que nos relations politiques et commerciales en profiteront plus tard, par l'établissement de rapports plus intimes avec cette ancienne colonie française.

En Cage.

D'après une correspondance publiée dans l'*Avenir National*, de Cohoes, N. Y., M. Joseph LeBeuf, avocat, de Cohoes, principal collaborateur et agent général de ce journal, serait actuellement en prison, à St. Albans, Vt., par suite des circonstances bizarres que voici. Le Dr. Wm. Thibault est en possession d'un billet de \$600, souscrit par LeBeuf, pour l'acquisition de l'*Avenir National*, au mois de juin 1874. Le souscripteur, ayant perdu plus de \$1000 en sus de la valeur du billet, avec M. Monette, beau-père du docteur Thibault, refuse de payer; mais les lois du Vermont ne permettant pas l'admission des demandes incidentes de M. LeBeuf, Thibault a obtenu jugement contre lui, au mois de mai dernier.

Pour décharger sa caution, M. LeBeuf est allé se constituer prisonnier et se trouve actuellement en pension chez le Dr. D. T. Morrill, sheriff du comté de Franklin, Vt. Il lui a été meublé une chambre avec élégance, suivant sa condition, dit la loi du pays, et naturellement le prix de pension augmente au rapport du luxe dont jouit le délinquant.

Cette circonstance met dans un sérieux embarras le Dr. Thibault qui, dit-on, pousse l'économie jusqu'à voir tout bleu et ne fait que deux repas de viande par semaine. C'est très-désolant, en effet, que d'avoir le caractère disposé à s'imposer personnellement des privations, tandis qu'une malencontreuse loi vous oblige de payer le luxe et les repas succulents d'un débiteur. C'est une mésaventure qui peut faire rire M. LeBeuf, mais qui doit cruellement tourmenter le Dr. Thibault, s'il est réellement Harpagon au titre que lui prête la correspondance.

Nouvelles Politiques.

La nomination des candidats, dans le comté de Nicolet, a eu lieu la semaine dernière. Les candidats sont ceux déjà annoncés: MM. Désilets, Houde et Mardillon, tous conservateurs.

La votation a lieu aujourd'hui.

Une dépêche spéciale, adressée hier au *Telegram* de Toronto, dit que l'emprunt de \$850,000, que le gouvernement de Québec veut prélever pour la construction du chemin de fer de Québec, Montréal, Ottawa et Occidental, a été émis sur le marché à 95 1/2. Cette dépêche ajoute que le succès de

l'emprunt est regardé comme douteux, car, malgré le fait que les obligations sont garanties par la province, le directeur commercial du *Times* a attaqué l'emprunt, en disant qu'il serait préjudiciable aux intérêts des Anglais qui ont déjà de l'argent dans les chemins de fer du Canada.

La mort de l'hon. John Robertson, du Nouveau-Brunswick, créé une nouvelle vacance, dans le sénat. Les sénateurs décédés ou qui se sont retirés, sont les Hons. Ebenezer Perry, Ontario; Sir E. Kenny, Nouvelle-Ecosse; John Holmes, Nouvelle-Ecosse; John Robertson, Nouveau-Brunswick; et A. K. C. Deléry, Québec.

Sir Edward Penney a été absent pendant deux sessions consécutives, et, conséquemment, son siège est devenu vacant. L'hon. M. Deléry, a donné sa démission, et les trois autres sont morts.

Le sénateur Robertson était un libéral en politique; les quatre autres étaient tous conservateurs.

On lit dans la *Minerve* de mercredi dernier:—

Le *Globe*, d'hier matin, publie une dépêche de Londres, en date du 14 du courant, relativement à l'emprunt provincial. Il est beaucoup mieux accueilli qu'on ne s'y attendait. Londres souscrit peu, mais en dehors de la grande ville les souscriptions abondent. Il paraît qu'un demi million sterling a déjà été souscrit. La dépêche du *Globe* ajoute que la Banque des Marchands et le Trésorier Provincial sont satisfaits.

Le télégraphe nous a appris que la reine qui a reçu de M. d'Israeli le titre d'Impératrice de l'Inde, vient d'élire, à la patrie, sous le nom de comte de Beaconsfield, comme M. d'Israeli a accepté cet honneur qui le force d'abandonner la direction de son parti dans la Chambre des Communes, on en conclut que le premier ministre croit la fin de sa carrière politique près de son terme et qu'il cherche le repos à la Chambre des Lords. Ce repos, il le mérite; il l'a acheté au prix de quarante ans de lutte au milieu des députés.

Pique-Nique à Cookshire.

Le pique-nique que nous avons annoncé, il y a quelque temps, a eu lieu mercredi dernier. L'après-midi un malentendu, l'excursion n'a pas été rendue aussi publique qu'on eût pu le désirer. Ce n'est que lundi qu'il nous fut donné d'en préciser la date, au moyen de petites affiches. Malgré ce contre-temps, un bon nombre de concitoyens Canadiens-français et autres ont répondu à l'invitation. Environ soixante et quinze excursionnistes, parmi lesquels la plupart de nos jolies dames, se sont rendus à Cookshire pour le convoi spécial du matin, et une vingtaine d'autres par le convoi ordinaire de l'après-midi. Comme toujours en pareille circonstance, le trajet fut des plus agréables; le chant, les joyeuses réparties, les bons mots, le rire franc et jovial, rien n'y manquait. La distance fut bientôt franchie. A midi, les voyageurs descendant du convoi sur la route qui conduit à l'Eglise catholique, à environ un demi mille de la gare. Ils y étaient attendus par le Rvd. M. Blanchard et quelques amis. Après avoir salué les membres de sa famille, ils se rendirent dans la magnifique boiserie de M. C. A. Bailly, à quelques arpents du presbytère. Ici, un somptueux repas fut bientôt servi, et dégusté pendant que le corps de musique d'Eaton-Corner jouait les plus jolis morceaux de son excellent répertoire. Après le dîner vint la danse sur la verte pelouse, à l'ombre des érables et des ormeaux. L'après-midi se passa de la manière la plus agréable, la gaieté ne s'étant point ralentie un seul instant.

Dans la soirée, les excursionnistes se réunirent dans la grande salle de l'Hôtel-Learned, où fut donné un concert de circonstance par des amateurs de Sherbrooke et des environs. Il y en avait même de Montréal et de St. Hyacinthe. L'auditoire s'était grossi d'un grand nombre de citoyens de Cookshire, d'Eaton-Corner, etc. Ont pris part au concert: Mesdames Weekes, de Cookshire; L. C. Bélanger, Sherbrooke; Jetté (née Olympe Filion), Montréal; Mesdemoiselles Benedict, de Stanstead; Blanchard, de Cookshire; et Mesdemoiselles Emond, le chanteur comique bien connu, de St. Hyacinthe; Vaillancourt, de Sherbrooke; L'Huissier, de Piopolis. Tous se sont acquittés de leur tâche avec beaucoup de succès. On a fort goûté le magnifique menu, *The mocking bird*, (air nouveau) chanté par Made. Bélanger. Quant à M. Emond, comme toujours, il a fait fureur. Notre ami dévoué, M. L. Connolly, de Lennoxville, que l'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de faire du bien, a bien voulu se charger de l'exécution du programme. Au milieu de la soirée, l'invitation du Rvd. M. Blanchard, M. L. C. Bélanger adressa, dans les langues, des remerciements de circonstance à tous ceux qui avaient bien voulu lui prêter leur concours à cette excursion et à ce concert. Ses félicitations aux citoyens de l'endroit, touchant l'entente cordiale qui règne dans cette paisible et heureuse contrée, sans distinction de races et de croyances religieuses, furent vivement applaudies.

Cette charmante soirée a rapporté une recette assez abondante pour les besoins de la cause. Les deux lots de terrain ont été vendus à 1000 et 1500 francs.

Le train du soir de la section de Stanstead a tué un cheval, égaré sur la voie, appartenant à M. Albert Martin, mardi soir.

Le jour suivant, le même train a frappé une vache de M. Houssé et l'a tellement blessée qu'on a été obligé de la tuer.

NÉCROLOGIE.—Le révérend M. J. B. N. Olscamp, ancien curé de Saint-Stanislas, décédé le 31 juillet, était membre de la Société d'une messe (section provinciale).

EN JOLI CONTRAT.—La plus basse soumission pour les améliorations à faire au canal de Cornwall est celle de MM. Gordon et Cie., de Sherbrooke, dans laquelle est intéressé M. Alphonse Brooks, de Brockville. Le contrat leur a été accordé. On dit que la somme qu'ils demandent excède quelque peu \$100,000.

LA NATIONALE.—Le tirage de la 5ème appropriation a eu lieu hier soir au Bureau de cette Société. L'heureux gagnant a été M. L. A. Bélanger, de la Société Bélanger et Frères, Sherbrooke, no. 243. Aussitôt après le tirage, eut lieu la vente de la 6ème appropriation qui a été vendue à un prime de \$160.

J. C. Waterhouse (maison Beckett) vend des machines à coudre à très-bon marché et à des conditions de paiement avantageuses. Il prend des anciennes machines en échange de nouvelles et a constamment en magasin des aiguilles et autres fournitures de toutes espèces pour machines à coudre. Pour toute chose concernant les machines à coudre, c'est là qu'il faut aller, ou spécialement il donne tous les soins possibles aux réparations.

Dimanche et lundi dernier, l'horizon était tellement rempli de fumée que le soleil paraissait avoir une couleur rouge comme du sang. Cet état de choses avait pour cause un incendie à quelques milles de Sherbrooke, sur

leur. La locomotive s'arrêta sur le bord de cet abîme après avoir rompu les traverses et brisé le chemin sur un parcours d'une centaine de pieds. Ce choc fut assez fort pour renverser tous ceux qui se trouvaient debout, dans le compartiment du bagage, et causer, comme bien l'on pense, une frayeur mortelle aux dames et autres voyageurs assis dans le wagon de première classe. Grâce à la Providence, tout le monde en a été quitte pour la peur, mais on peut s'estimer heureux d'avoir échappé sain et sauf à un danger aussi imminent.

La ramure la plus accréditée est que cet accident est l'œuvre de la malice. On assure que l'aiguille (switch), qui était bien fermée lors du passage du convoi du soir, avait été ouverte par une main coupable. Les soupçons se portent sur des gens qui ont eu maille à partir avec la compagnie de l'International. Espérons que, si tel est le cas, l'auteur de ce noir attentat sera découvert et recevra la punition qu'il mérite.

Les dommages causés à la compagnie sont assez considérables; la locomotive et le premier wagon ont reçu des avaries qu'il en coûtera assez cher de réparer.

Par suite de ce fâcheux contre-temps, force fut aux voyageurs de rebrousse chemin. C'est ce qu'ils firent dans le wagon de première, où les ramena, sans autres moyens de locomotion que sa pesanteur et la pente du chemin, jusqu'à la gare de Cookshire, à une vitesse qu'il fallut souvent ralentir en appliquant les freins. Les uns revinrent en ville durant la nuit, d'autres dans la matinée, dans des voitures ordinaires, et enfin le gros de la bande arriva hier, vers deux heures, par le convoi du chemin de fer, la voie ayant été réparée et la compagnie s'étant procurée une nouvelle locomotive.

On peut se faire une idée des péripéties qui suivirent l'accident: l'hôtel rempli de monde, point de chambres disponibles, les voitures aussi difficiles à trouver que l'est l'argent pendant la crise actuelle, plus la fièvre causée par l'insomnie et la pensée du danger que l'on avait couru, etc. Cependant, il faut dire à l'honneur des excursionnistes qu'ils surent supporter cette épreuve avec un courage et un sang froid remarquable. En pareille circonstance, l'on se console assez facilement, quand on songe qu'il eût pu arriver beaucoup pire.

NOTES LOCALES ET AUTRES.

CONSEIL DE LA CITÉ.—Vendredi dernier, au soir, le conseil a tenu séance, mais aucune affaire méritant la publicité n'a été traitée.

La construction de l'Eglise catholique, de Lennoxville, avance rapidement. La charpente a été levée ces jours derniers et présente une apparence magnifique.

Les travaux ont été repris aux mines de Huntingdon. Les fondries et bâtiments, incendiés l'été dernier, sont en reconstruction et sont actuellement en état de fonctionnement.

La manufacture Pariseau, de Coaticook, qui a été mise en activité cet été par M. Falardeau, doit se fermer sous peu, la quantité de billets se trouvant épuisée.

La maison de James Johnson, de Stuckley-sud, a pris feu lundi dernier, pendant la soirée, et a été entièrement consumée. Presque tout le mobilier a été sauvé. Assurance dans La Mutuelle pour \$600. Pertes \$800.

RETRAITE PASTORALE.—Les exercices de la retraite ecclésiastique, pour les Rvds. Messieurs du clergé de Sherbrooke, commenceront lundi, 21 courant, au Séminaire de cette ville, et se termineront le 26 au matin.

Lundi dernier, en faisant marcher une meule à polir, Edward Kent, de Coaticook, a eu les chairs du bras, depuis le coude au poignet, arrachées par la courroie, ce qui constitue une blessure assez dangereuse.

Plusieurs de nos concitoyens sont partis, mardi dernier, par le chemin de fer du Passumpsic, pour aller visiter l'exposition du centenaire américain. Nous leur souhaitons un voyage heureux et agréable.

Le train du soir de la section de Stanstead a tué un cheval, égaré sur la voie, appartenant à M. Albert Martin, mardi soir.

Le jour suivant, le même train a frappé une vache de M. Houssé et l'a tellement blessée qu'on a été obligé de la tuer.

NÉCROLOGIE.—Le révérend M. J. B. N. Olscamp, ancien curé de Saint-Stanislas, décédé le 31 juillet, était membre de la Société d'une messe (section provinciale).

EN JOLI CONTRAT.—La plus basse soumission pour les améliorations à faire au canal de Cornwall est celle de MM. Gordon et Cie., de Sherbrooke, dans laquelle est intéressé M. Alphonse Brooks, de Brockville. Le contrat leur a été accordé. On dit que la somme qu'ils demandent excède quelque peu \$100,000.

LA NATIONALE.—Le tirage de la 5ème appropriation a eu lieu hier soir au Bureau de cette Société. L'heureux gagnant a été M. L. A. Bélanger, de la Société Bélanger et Frères, Sherbrooke, no. 243. Aussitôt après le tirage, eut lieu la vente de la 6ème appropriation qui a été vendue à un prime de \$160.

J. C. Waterhouse (maison Beckett) vend des machines à coudre à très-bon marché et à des conditions de paiement avantageuses. Il prend des anciennes machines en échange de nouvelles et a constamment en magasin des aiguilles et autres fournitures de toutes espèces pour machines à coudre. Pour toute chose concernant les machines à coudre, c'est là qu'il faut aller, ou spécialement il donne tous les soins possibles aux réparations.

Dimanche et lundi dernier, l'horizon était tellement rempli de fumée que le soleil paraissait avoir une couleur rouge comme du sang. Cet état de choses avait pour cause un incendie à quelques milles de Sherbrooke, sur

leur. La locomotive s'arrêta sur le bord de cet abîme après avoir rompu les traverses et brisé le chemin sur un parcours d'une centaine de pieds. Ce choc fut assez fort pour renverser tous ceux qui se trouvaient debout, dans le compartiment du bagage, et causer, comme bien l'on pense, une frayeur mortelle aux dames et autres voyageurs assis dans le wagon de première classe. Grâce à la Providence, tout le monde en a été quitte pour la peur, mais on peut s'estimer heureux d'avoir échappé sain et sauf à un danger aussi imminent.

La ramure la plus accréditée est que cet accident est l'œuvre de la malice. On assure que l'aiguille (switch), qui était bien fermée lors du passage du convoi du soir, avait été ouverte par une main coupable. Les soupçons se portent sur des gens qui ont eu maille à partir avec la compagnie de l'International. Espérons que, si tel est le cas, l'auteur de ce noir attentat sera découvert et recevra la punition qu'il mérite.

Les dommages causés à la compagnie sont assez considérables; la locomotive et le premier wagon ont reçu des avaries qu'il en coûtera assez cher de réparer.

Par suite de ce fâcheux contre-temps, force fut aux voyageurs de rebrousse chemin. C'est ce qu'ils firent dans le wagon de première, où les ramena, sans autres moyens de locomotion que sa pesanteur et la pente du chemin, jusqu'à la gare de Cookshire, à une vitesse qu'il fallut souvent ralentir en appliquant les freins. Les uns revinrent en ville durant la nuit, d'autres dans la matinée, dans des voitures ordinaires, et enfin le gros de la bande arriva hier, vers deux heures, par le convoi du chemin de fer, la voie ayant été réparée et la compagnie s'étant procurée une nouvelle locomotive.

On peut se faire une idée des péripéties qui suivirent l'accident: l'hôtel rempli de monde, point de chambres disponibles, les voitures aussi difficiles à trouver que l'est l'argent pendant la crise actuelle, plus la fièvre causée par l'insomnie et la pensée du danger que l'on avait couru, etc. Cependant, il faut dire à l'honneur des excursionnistes qu'ils surent supporter cette épreuve avec un courage et un sang froid remarquable. En pareille circonstance, l'on se console assez facilement, quand on songe qu'il eût pu arriver beaucoup pire.

LA TEMPERATURE.—La dernière quinzaine a été remarquable par la chaleur excessive qui n'a cessé de tourmenter les pauvres humains. Le mercure s'est élevé jusqu'à 96°, à l'ombre; au soleil, c'était bien pire, le thermomètre ne marquait plus! Notre confrère du *Courrier de St. Hyacinthe* dit qu'un citoyen de sa localité a dû se servir d'une échelle pour atteindre le point où en était rendu le mercure. Après cela, on pourrait bien tirer l'échelle! Les nœuds ont aussi été très-chauds. La sécheresse cause du dommage à la moisson. En beaucoup d'endroits, les forêts sont en feu et les dégâts sont considérables. Nous voyons par les journaux que, ces jours derniers, il a plu en assez grande abondance, à Montréal, Québec, etc. Dans nos cantons, il a plu un peu, dimanche, à Cookshire et les environs. A Sherbrooke, on a oublié la date de la dernière pluie; les chemins sont couverts d'une couche de poussière de plusieurs poches d'épaisseur. Depuis mercredi matin, cependant, la température est beaucoup plus fraîche, le thermomètre n'indiquant plus que 70°, à l'ombre. Ce refroidissement subit a dû être causé par les orages qui se sont passés au loin. Mais la sécheresse continue avec une opiniâtreté remarquable; les cultivateurs commencent à pousser les hauts cris.

LA VOIX DE LA PRESSE. CONGRÈS DES JOURNALISTES. Notre appel à la Presse française a été entendu. Presque tous nos confrères y ont répondu avec un spontanéité encourageante. C'est la meilleure preuve que nous avons frappé juste, et que le mal dont nous nous sommes plaint a pris de profondes racines. Nous sommes heureux de voir que nos collègues sont prêts à se joindre à nous pour mettre fin à l'état de choses actuel. Il ne nous reste donc plus qu'à agir: convoquer incessamment une réunion des journalistes de notre pays, à laquelle ceux des Etats-Unis seraient aussi les bienvenus.

On a cette réunion devrait-elle se tenir? Nous avons proposé Sherbrooke, à cause de sa position centrale et de nombreux attrait, qu'elle offre, ainsi que ses environs, aux visiteurs étrangers, surtout à ceux qui n'ont pas encore vu les Cantons de l'Est, ce jardin délicieux de notre beau Canada. Personne n'a réclamé sur ce point. Or, donc, nous ne recevons point de contre-ordre d'ici à quelques jours, nous nous proposons d'adresser une circulaire à tous nos confrères, les priant de se réunir dans la capitale de la terre du "franc et commun socage." N'oublions point que c'est quand le fer est chaud qu'il faut le battre. A l'œuvre donc et préparons-nous!

En attendant, nous désirons mettre sous les yeux du public quelques extraits des journaux qui se sont occupés de cette importante question.

OPINION DES JOURNALISTES. Il est à remarquer que la plupart des journaux que nous allons citer, ont reproduit notre appel en entier.

Le *Courrier de Canada*, de Québec dit:—

Le *Progrès* de Sherbrooke émet un projet auquel nous souscrivons volontiers.

Le *Pionnier*:—

"Nous partageons entièrement l'idée de former une association de la Presse

dans les Townships de l'Est. Et nous avons la confiance, que sous peu de jours, nous aurons le plaisir de servir la main à tous nos confrères réunis dans notre Cité pour y discuter le projet et jeter les bases de cette association."

Le *Courrier de St. Hyacinthe* et l'*Union des Cantons de l'Est*:—

"Nous lisons dans le *Progrès* de Sherbrooke les remarques suivantes sur un mal qui est très-préjudiciable à la presse et la tient dans un état d'infériorité déplorable.

Ce que dit notre confrère est frappant de vérité, et des mesures devraient être prises pour assurer le concours de tous les propriétaires de journaux dans le remède à apporter au mal qui nous dévore.

Le *Progrès* est, on ne peut plus gracieux, dans l'aimable invitation qu'il fait à ses confrères de choisir la charmante et pittoresque ville de Sherbrooke comme lieu de réunion."

La *Minerve*, sous le titre: "Congrès des Journalistes."

"Telle est l'idée émise par un de nos confrères de la campagne, de réunir en un congrès tous les journalistes de la province de Québec, dans le but de discuter les meilleurs moyens de prendre pour maintenir le journalisme dans un état prospère. Une occasion se présente de réaliser l'idée émise par notre confrère, et la voici. Le 12 septembre prochain s'ouvrira à Montréal, une



